

“En prison, je ne sers à rien. Je ne paie pas ma dette à la société”

- La prison de Lantin enregistre un nouveau pic de surpopulation.
- Mais que connaît-on de la réalité carcérale, à Liège et ailleurs ?
- L'exposition “Derrière nos actes” met cet univers en lumière à travers quarante portraits-témoignages.

Rencontre Annick Hovine

Onze ans sans sortir de Lantin – sauf pour comparaître à son procès aux assises. “*Vous avez une grosse peine devant vous*”, dit Rudi M., 48 ans, condamné à perpétuité pour assassinat. Il connaît forcément bien la vie en prison, depuis l'intérieur. Il s'est porté volontaire pour participer au projet “Derrière nos actes” (lire ci-contre).

“*On a beaucoup discuté de ce qui allait ou pas. Évidemment, ici, il y a beaucoup plus de choses qui ne vont pas*”, lâche-t-il avec un haussement d'épaules. Il y a évidemment la surpopulation (qui vient d'atteindre 172 % à la maison d'arrêt!), la vétusté, le caractère “disciplinaire”, la bouffe trop ou pas assez cuite... Mais il y a surtout l'incertitude liée au système carcéral et l'absence de perspectives. “*Je suis admissible depuis trois ans aux permissions de sortie. Les ayants droit de la victime refusent que je me trouve à moins de 50 kilomètres de sa maison. Je dois attendre que ça se débloque. C'est un peu inhumain.*”

Un petit monde séparé

Le premier temps de l'incarcération permet de réfléchir à l'acte qu'on a posé, reconnaît Rudi. “*J'ai compris. Je ne vais plus le refaire. Je ne suis pas un assassin en puissance.*” La détention, à très long terme, ne mène à rien, ne sert à rien, dit-il. “*Ici, je n'ai pas l'impression de payer ma dette à la société. Je règle mon compte avec la justice, c'est tout. Mais à la société, ma détention n'apporte rien. En prison, je ne sers à rien. La société ne profite pas de ma punition.*”

“Une fois qu'on est en prison, on vous oublie.”

Rudi M. (48 ans)
Condamné à perpétuité pour assassinat

Surpopulation

Cri d'alarme. La commission de surveillance pénitentiaire de Lantin lance un cri d'alarme. L'établissement affiche un nouveau pic de surpopulation: 987 détenus pour 694 places. La situation est surtout dramatique dans la maison d'arrêt (pour les détenus en attente de leur procès) avec un taux d'occupation de 172%!

L'explication? Lantin “ramasse” les préventifs des autres prisons qui évacuent les détenus en surnombre suite à des condamnations (Saint-Gilles, Forest) ou à des arrêts communaux (récemment à Mons). Bref, Lantin déborde. Les conséquences sont désastreuses: tensions, violences, encombrement des visites, agents épuisés...

Depuis l'extérieur, il est difficile de comprendre ce qui se passe derrière les barreaux, de prendre la mesure des ravages de la détention. On perd tout: proches, maison, argent... “*Je n'ai plus de compagne. J'ai été condamné, et elle aussi, en 2010. On s'est séparés en 2012.*”

En prison, ajoute-t-il, on se retrouve “*seul dans notre petit monde*”, séparé. À la place de cette peine “*inutile pour moi et pour tout le monde*”, il faudrait imaginer d'autres sanctions, avance le détenu: “*Je voudrais travailler pour la communauté. Je voudrais que ce que je fais soit d'un intérêt général.*”

Les amis se sont faits plus rares

Rudi espère un transfert – toujours hypothétique – au centre pénitentiaire de Marneffe, entouré d'un domaine avec un parc, un bois, des terres agricoles. Le régime y est “ouvert” pour les condamnés qui peuvent s'adapter à la vie en communauté. On peut y suivre une formation et travailler pour préparer sa future libération. “*Lantin, c'est une prison très carcérale*”, précise-t-il, en assumant le pléonasme. Où les règles, implicites ou pas, restent obscures. Il existe une aile ouverte dans la maison de peine, à laquelle un détenu peut accéder s'il n'a pas de rapport disciplinaire pendant six mois. “*Je ne comprends pas. Je n'ai jamais pu y aller. Ça fait pourtant onze ans et je n'ai jamais eu un seul rapport*”, relève-t-il, amer. “*Ce n'est pas normal qu'il y ait des différences de détention.*”

Rudi a la chance d'être entouré depuis l'extérieur. Ses parents viennent régulièrement le voir. “*Mais ils ont plus de 80 ans. Ils en ont marre. Venir ici, c'est pénible.*” Les amis se sont faits plus rares. “*Une fois qu'on est en prison, on vous oublie. Il faut faire avec. On se retrouvera dans le monde extérieur. Même si ça ne va pas être facile.*” Tout ça trotte dans la tête. “*Est-ce que je vais y arriver? Honnêtement, j'ai un peu peur.*”

“Derrière nos actes”, une expo qui regarde la réalité pénitentiaire droit dans les yeux

Que connaît-on de l'univers des prisons ? Pendant neuf mois, une équipe de La Halte, espace liégeois de rencontre citoyenne et solidaire au service de la création, est parti à la rencontre de détenus, d'agents pénitentiaires, d'avocats, de magistrats, d'associations, de proches... pour interroger leurs réalités et questionner le système carcéral. Elle s'est immergée, avec les travailleurs de terrain, dans cinq prisons en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Baptisé “Derrière nos actes”, le projet a abouti à un recueil de témoignages, précieux, de tous les acteurs qui se croisent derrière les barreaux. La prison est aussi montrée, droit dans les yeux, à travers 40 portraits du photographe Anthony Folladore. Le vernissage de l'exposition de ces clichés a eu lieu mardi dernier dans la salle des visites de la prison de Lantin, en présence de détenus qui ont participé à la démarche. L'expo va tourner dans un premier temps, de prison en prison, avant d'être visible, en 2021, dans l'espace public: théâtres, gares, écoles, événements...

“L'idée n'était pas de faire un topo de la prison: on sait ce qui est problématique. On voulait plutôt remettre au centre les projets de chacun à tous les niveaux, histoire d'entendre ce que chacun met en œuvre à cha-

que maillon de la chaîne”, explique Cécile Lecuyer, jeune comédienne et cheville ouvrière du projet.

Une surprise

“Nous avons rencontré des personnes formidablement engagées. Cet intérêt à la rencontre que nous avons ressenti auprès de chacune d'elles a été la surprise de ce projet.”

Sans accepter ou cautionner les crimes commis et tout en reconnaissant la détresse des victimes, *“il nous est impossible d'accepter la réalité carcérale telle qu'elle existe aujourd'hui”,* écrit l'équipe de La Halte.

“Il est impensable de nous résoudre à ce que l'unique réponse soit cet enfermement-là.”

À chaque page de *Derrière nos actes*, on se rend compte que la détention est d'abord un temps mort qui n'apporte pas de solutions. *“C'est l'aménagement du temps d'attente. Parce qu'être en prison, c'est attendre. Tout le monde attend quelque chose ici: le détenu, sa libération; les agents,*

les pauses; l'assistante sociale, son café et certains, la pension.”

An.H.

→ ASBL La Halte (lahalte.be), rue de la Casquette, 4, à 4000 Liège. 04.332.29.60 / lequipe@lahalte.be

“La réinsertion, c'est le grand mot, c'est un peu la légende carcérale!”

Un détenu

Dans la brochure
“Derrière nos actes”

Témoignage

“Je ne veux plus jamais revenir ici”

Quelle justice ? C'était un “premier fait”, très grave. Giuseppe allait avoir 21 ans. Il a pris 30 ans pour assassinat. Neuf ans plus tard, à 29 ans, il assure qu'il ne le referait plus. Même si le garçon qu'il a tué, un ancien de sa bande de jeunes devenu un rival, avait mis le feu à la maison familiale, deux ans plus tôt. Sa grand-mère était morte, asphyxiée. *“La justice – mais quelle justice ? – n'a rien fait pour ça.”* Alors Giuseppe s'est vengé. De ça et d'autres choses.

Plus jamais. *“La détention, ça m'a fait réfléchir: j'aurais pas dû faire ça. C'était prendre une vie.”* Il répète qu'il ne le refera plus. Plus jamais. *“C'est fini: je ne veux plus revenir ici. On perd tout”,* dit-il comme en écho aux propos de

Rudi. À commencer par sa famille.

“Ma mère est morte quand j'étais en prison. Elle avait un cancer. J'ai eu une permission de sortie spéciale, accompagné par la police. J'ai pu la voir pendant sept heures à la maison.”

Giuseppe a un garçon de 9 ans qui vient lui rendre visite avec le “Relais parents enfants”. *“C'est fini depuis trois ans avec la mère de mon fils.”* Il réfléchit un temps. *“Ne pas voir ses enfants grandir, c'est dur. Mais on les retrouvera. Les personnes qui sont mortes, c'est fini pour toujours.”*

Dignité. On vient de lui refuser une permission de sortie. *“Je dois attendre trois mois pour faire une nouvelle demande.”* En attendant, pas question d'enfiler une autre tenue que celle du détenu: pantalon beige, chemise bleue et tongs ou baskets. *“On perd aussi sa dignité. Le regard des gens, quand on va sortir, ça va peser lourd.”* An.H.